RETRO NEWS

Une Enquête d'Intérêt International

AMITIÉ, HAINE, OUBLI : LEQUEL DOIT PRÉVALOIR ?

IX

Marquis de DION

Député

On a prétendu que le célèbre industriel était rebelle à toute consultation politique. Nous apportons ici, avec une concise mais fort suggestive réponse, la preuve du contraire. La phrase est marquée au coin de l'homme d'action :

— A la question que vous me posez sur les rapports de la France et de l'Allemagne, je considère qu'il serait prématuré de répondre d'une façon ou d'une autre.

Les aéroplanes, d'ici quelques années, seront au point en tant qu'instruments de guerre. Ces engins de destruction seront terribles.

J'attendrai ce moment pour donner mon opinion, après avoir enregistré les réflexions que ces nouvelles machines de guerre auront suggérées aux deux peuples.

***

M. Jules COMBARIEU

chargé de cours au Collège de France

C'est moins une opinion analytique qu'un réquisitoire contre certains maux du moment, du côté de l'Allemagne surtout, que nous offre le savant historien de l'art musical. Ses critiques sont d'autant plus autorisées qu'elles partent d'un homme qui a longtemps vécu la vie de nos voisins et qui les apprécie justement par ailleurs.

— ..... En 1888, j'étais étudiant à l'Université de Berlin ; et une des choses qui me frappèrent dès mon arrivée fut l'application de beaucoup de professeurs à dire du mal de la France. Mon professeur principal était Ph. Spitta, qui enseignait l'histoire de la musique : savant admirable, d'une sérénité bienveillante, incapable d'une perfidie. Tout autres étaient la plupart de ses collègues ! Je revois encore un professeur d'histoire aussi déplaisant à l'œil que mal embouché : gros, petit, cagneux, ressemblant, comme le personnage décrit dans un conte d'Hoffmann, à une pomme, où un convive facétieux aurait sculpté une caricature et qu'il aurait ensuite plantée sur deux cure-dents. C'était maître Ægidi. Cet Ægidi ne pouvait pas faire une conférence sans lâcher quelque plaisanterie très lourde contre la Révolution française ou contre Napoléon Ier. Ailleurs, une facétie qui ne manquait jamais son effet, était la suivante : le professeur ayant à citer le nom d'un de ses compatriotes prononçait d'abord le nom correctement, à l'allemande, puis il ajoutait : « *Ou bien, comme disent les Français...* », et là, il répétait le nom en le déformant, ce qui provoquait un gros rire dans tout l'auditoire. (L'honorable M. Lichtenberger, de la Sorbonne, fournit matière à cet atticisme germanique.) J'ai encore présent le souvenir des leçons qui furent faites après la mort de l'empereur, le grand-père du Willhelm actuel : au lendemain de ce grand événement (les cocottes de Berlin elles-mêmes avaient pris le deuil), chaque professeur de l'Université crut devoir commencer sa conférence par un éloge enflammé de l'Allemagne militaire et un rappel brutal de nos défaites...

Voici un outrage — un outrage public — que j'ai encore sur le cœur. Après vingt et un ans, je n'ai pas encore digéré ça. Je n'ai pas entendu moi-même le mot que je vais citer ; mais l'incident m'a été raconté à l'ambassade de France, *Pariser Plat*, fin novembre 1888, par notre ambassadeur lui-même, M. Herbette, en présence de témoins qui sont encore vivants.

En même temps que moi, se trouvait à l'Université de Berlin un autre jeune agrégé, venu pour des études de géographies : M. Poirel. (C'est M. Ernest Lavisse qui l'avait envoyé en Allemagne pour donner accessoirement des leçons au fils de M. Herbette.)

Poirel, fraîchement débarqué sur les bords de la Sprée, entre au cours d'un très savant géographe :

— De quelle Université venez-vous ? demande le professeur.

— De l'Université de Nancy.

Et avec un sourire d'infernale ironie, devant ses auditeurs habituels, l'Allemand lance cette réplique à notre compatriote :

— *Nancy ? c'est une ville qui n'appartient pas encore à l'Allemagne !...*

..... J'ai conservé de mon séjour à Berlin d'autres souvenirs, moins amers que ceux-là. Mais vous devinez la disposition d'esprit avec laquelle j'aborde votre questionnaire.

I. — La culture allemande et la culture française sont-elles *opposées* ? Non, elles sont différentes. Cette différence est visible à tous les degrés, dans la salle à manger d'un hôtel comme dans un amphithéâtre d'Université. On a dit : « La science n'a pas de patrie... » Cela est sans doute vrai des mathématiques ; mais pas de ce que nous appelons, d'un terme inexact, les « *sciences* morales et politiques ». Chacun travaille à sa manière, avec son goût et son originalité propres... *L'imitation française a produit en Allemagne des œuvres gauches, maladroites, parfois ridicules : l'imitation allemande a produit en France des œuvres qui ne valent pas davantage.*

II. — Les deux nations ont-elles avantage à se mieux connaître, à se mieux *pénétrer* ? — Certes, pourvu que ce désir tout naturel n'aboutisse pas trop souvent aux indiscrétions dont se plaignait récemment le général D..., et pourvu que, dans le domaine « scientifique » *le rapprochement ne se fasse pas au profit d'une concentration, en Allemagne, de toutes les forces directrices du travail et de la pensée*. En matière de haute culture comme en matière commerciale, les Allemands ont une force d'expansion et un goût d'annexion dont nous devons nous méfier. Ils ont déjà créé la *Weltakademie*, sorte de synthèse (faite à leur profit) de toutes les académies du monde. Ce fait m'a paru toujours grave comme symptôme...

III. — *L'avenir*, quoi qu'en dise V. Hugo dans un vers célèbre, nous appartient ; *il sera ce que nous voudrons qu'il soit...* Quant au rapprochement politique, je le désire et le crois possible lorsque certains obstacles, grâce à la propagande des hommes d'élite, auront été écartés : le jour — prochain, je crois — où elle se sera débarrassée d'un mode de gouvernement suranné, l'Allemagne pourra prétendre à notre amitié.

Elle n'appartient pas encore aux idées libérales que la France a lancées dans le monde ; mais elle est certainement digne de s'élever jusqu'à elles.

***

M. Georges YVETOT

Il ne nous appartient pas de souligner ici l'intérêt documentaire exceptionnel de cette réponse. On n'ignore pas que les milieux syndicalistes sont, par principe, hostiles à tout contact avec les « milieux bourgeois ». La lettre qu'après de multiples hésitations, le secrétaire de la Fédération Nationale des Cuirs et Peaux s'est décidé à nous écrire, paraîtra représentative d'un part non négligeable de l'opinion ouvrière.

I. — En ce qui concerne l'élite de la classe ouvrière française, je crois que la culture française et la culture allemande — c'est-à-dire la mentalité ouvrière des ouvriers français et des ouvriers allemands — est toute en faveur d'un accord franco-allemand.

II. — Je crois sincèrement et j'estime que le prolétariat français comme le prolétariat allemand ont, tous deux, le même avantage, les mêmes intérêts à se mieux connaître, à se mieux pénétrer... J'ajoute même que les syndicalistes allemands et les syndicalistes français sont bien près de s'entendre pour une action commune en réponse à ce mal commun que pourrait être un nouveau conflit franco-allemand. Je m'appuie, pour ces affirmations, sur les derniers résultats, très importants, obtenus pendant la 6e Conférence internationale des secrétaires des organismes centraux pour les diverses nations adhérentes au Syndicat international.

La presse a instruit ses lecteurs des faits les plus saillants de cette conférence. Pour mémoire, je rappelle que c'est le délégué d'Allemagne qui proposa l'ordre du jour de solidarité et de sympathie aux syndicalistes espagnols vaincus dans leur tentative de grève générale révolutionnaire. Cet ordre du jour fut adopté à l'unanimité. C'est également le délégué d'Allemagne qui, au meeting imposant de la salle Wagram, déclara que les ouvriers de France et d'Allemagne n'avaient aucune raison de se haïr, que, si les ouvriers catalans avaient opposé la grève générale à la guerre du Maroc, à plus forte raison un conflit franco-allemand devra entraîner les deux prolétariats à l'insurrection et à la grève générale.

D'autres délégués : d'Angleterre, d'Amérique, d'Espagne, d'Italie, ont fait des déclarations à peu près identiques. Tous ces délégués parlaient au nom de *neuf millions* de travailleurs organisés.

III. — L'avenir que je prévois pour les rapports de la France et de l'Allemagne, c'est qu'ils seront surtout influencés par l'attitude des deux prolétariats. J'estime que les guerres deviendront impossibles quand les ouvriers auront su de plus en plus mettre en pratique la maxime de la première Internationale : « Travailleurs de tous les pays, unissez-vous ! »

C'est quand l'élite ouvrière aura établi un rapprochement économique entre les travailleurs de France et d'Allemagne que les hommes qui s'occupent de politique ne chercheront plus, mais auront trouvé le rapprochement politique.

Il nous fallait des réponses d'artistes et de comédiens pour égayer la sévérité, un peu nécessaire, de cette enquête.

***

Mme Suzanne DESPRES

l'éminente tragédienne, fort goûtée outre-Rhin, nous écrit du bateau, retour de sa tournée de Dakar :

Je reçois votre questionnaire : vous voulez donc me faire dire des bêtises ...!!

Nous serions demeurés inconsolables si la bienveillance légendaire de Mlle CAROLINE OTERO n'était venue à notre secours. Nous publierons sa réponse prochainement avec celles de plusieurs peintres et musiciens.

(*A suivre.*)

Henri Guilbeaux et Jacques Reboul.

C'est à partir de ce jour que les nombreux modèles d'hiver, robes et costumes, seront vendus à *moitié prix* de leur valeur à *Paris-Tailleur*, 3, rue du Louvre. Les dames avisées s'empresseront de faire leur choix parmi les modèles les plus avantageux.

LA VILLE & LE MONDE

Carnet Mondain

BANDERILLES

Avant qu'on ne parle ou plutôt qu'on ne reparle plus du royal imbroglio qu'a suscité la mort de Léopold II, il paraît juste d'adresser un hommage de respect et de sympathie à celle qui, dans tout ce monde, n'en est pas la moins digne.

Faut-il nommer la princesse Louise ?

Chacun parle à loisir de son ami de rencontre, de ses conseillers maladroits, de son entourage suspect, mais personne ne parle de ses tenants et chevaliers, personne ne la défend que des avocats en quête d'honoraires, ou des fournisseurs bons apôtres pressés d'être payés. Il y a, dans tout ce deuil, plutôt un relent d'affaires et de finances qu'un parfum de grandeur ou de royauté et c'est peut-être, après tout, le deuil qui convenait après une telle mort, surtout après une telle vie.

En tous cas, voilà une femme qui aura connu tous les déboires, toutes les rancœurs, tous les outrages, qui, après avoir subi un mari indigne, après avoir traîné les geôles et traversé les cabarons, après avoir essuyé les rires ou les calomnies de tout ce qui est capable de baver et de salir en Europe, après avoir été mise à la rue par un père responsable du mariage ignominieux et qui amusait ses maîtresses en lui prêchant la vertu, après avoir été traquée par des régiments d'aigrefins, qui maintenant se rangent en cercle pour la curée, voilà, dis-je, une femme qui trouve le courage de faire front, qui se redresse, qui se défend et de qui l'on trouve tout juste à dire que, dans la conjoncture, elle ne voit que les gros sous.

Il est bien certain que Mme de Vaughan a de meilleures raisons de se montrer grande dame et de mépriser toutes ces bassesses d'argent. Je trouve même logique que la châtelaine de Balincourt, bien posée, bien rentée, essuie enfin la sueur de son front et ressente quelque commisération pour la princesse errante et besogneuse.

Du moins, si l'on est hors d'état de faire mieux et plus, doit-on saluer cette énergie que rien ne peut réduire, cette fidélité que peu de gens imiteront et crier bravo ! à une si rare persévérance.

S'il y avait, dans le monde, moins de victimes résignées, il y aurait moins d'exploiteurs et de goujats. — GÉRARD DE BEAUREGARD.

PARIS

Mme Grégoire Tabanelli vient de donner une brillante matinée au cours de laquelle on a beaucoup applaudi tant au piano que dans des mélodies modernes : Mlles Boulant, Boulay, Boutin, Germaine Buisson, Dandens, Gautier, Marie-Louise Tabanelli, Mme Gustave Buisson, etc.

Grand succès également pour les chœurs de voix de femmes dans les *Noëls* de Vidal et de Léopold Dauphin et dans *Hélène*, de Chausson.

— Le dîner que devait donner demain Mme Ch. de Halpert est contremandé par suite d'un deuil.

— Goûter-bridge, le 6 janvier, chez Mme Fourton.

— Élégant dîner chez Mme de Lurcy qui avait parmi ses invités : M. et Mme Paul de Beauchêne, M. et Mme de Montrichard, vicomte de Fontenay, M. et Mme Bailly, M. et Mme G. La Brousse, Mlle Wittgenstein, etc.

HORS PARIS.

Courrier de la Côte d'Azur :

Tout le littoral s'éveille et à Nice, l'approche de janvier se fait sentir par un renouveau d'animation et de gaîté. Tous les yeux vont se tourner vers le Midi ; ceux qui ne s'y rendent pas y connaissent tant de monde que par la pensée et par les nouvelles qu'ils en reçoivent, ils y sont en quelque sorte bien un peu aussi.

Les courses de Nice qui autrefois étaient le cœur de la saison n'en sont plus aujourd'hui que le commencement, mais elles ont pris une telle importance qu'elles peuvent sans désavantage soutenir la comparaison de Deauville en remplaçant l'été par l'hiver, et le sport légitime par le steeple-chasing.

Et pourtant, d'année en année, le rêve mène plus loin, le champ de la vision s'étend davantage. Le soleil de Pau, Biarritz, Nice, Cannes, de la Riviera, charmant pour beaucoup, ne suffit plus. Il faut tout le soleil, toute la lumière, soleil d'Italie ou de Grèce, dorant les rives immortelles, clarté rose de la vieille Égypte, soir, ou près des temples en ruines on retrouve — ou près des idoles millénaires, ou lumière aveuglante baignant ce qui jadis fut Babylone et Palmyre.

Bref, partout, dans les casinos où s'endiamante le soir, ou près des temples en ruines on retrouve — ou on va incessamment retrouver — nombre de visages familiers rencontrés à d'autres moments dans les salons parisiens ou sur les boulevards.

Griserie du soleil, hantise du bleu, chaque année elles se font plus attirantes à cette époque. L'un après l'autre, chacun les subit et chaque jour elles emmènent loin de Paris ceux qui s'y fixaient pour tout l'hiver. Et les départs, isolés jadis, deviennent d'année en année plus nombreux.

Les listes des villégiatures s'augmentent journellement dans les journaux d'un nom nouveau. Toutes les villas particulières, à Nice, se rouvrent ou sont rouvertes. Jardins, allées, parterres, corbeilles ont reçu leur dernière parure, le pompon de la dernière heure. Toutes les fleurs, malgré les gelées prématurées de ces temps derniers, se sont faites belles, toutes les violettes embaumant, les mimosas s'apprêtent à fleurir, car voici leurs propriétaires.

Faut-il citer quelques noms importants de ces privilégiés qui sont arrivés ou attendus sur les diverses stations hivernales de notre littoral méditerranéen ? La duchesse de Doudeauville, née Colbert, la baronne Alphonse de Rothschild, le prince et la princesse Constantin Radziwill, la comtesse Marie Branicka, le vicomte et la vicomtesse Vigier, le comte et la comtesse Arthur de Gabriac qui partiront aussitôt après les fêtes du Nouvel An ; le prince et la princesse Dominique Radziwill, le comte et la comtesse Aimery de la Rochefoucauld qui reçoivent habituellement à Nice la visite de leur belle-sœur et sœur, la comtesse de Kersaint, la comtesse de Liedekerke, la marquise de Talleyrand, la princesse Georges Radziwill, le marquis et la marquise d'Argenson, la marquise de la Ferronnays, le comte et la comtesse Jacques d'Aramon, le prince de Beauvau, le marquis de Nédonchel et combien d'autres dont les noms nous échappent.

DEPLACEMENTS

Mme Leishman, femme de l'ambassadeur des États-Unis en Italie, accompagnée de ses filles, la comtesse Louis de Gontaut-Biron et miss Leishman, vient d'arriver à Rome.

NECROLOGIE

Le prince *Wolkowsky*, membre du conseil de l'Empire de Russie, vient de mourir à Rome.

— Mme Anicet *Digard*, veuve de l'avocat à la cour d'appel de Paris, mère de M. Georges Digard, professeur à l'Institut Catholique de Paris, vient de mourir, à Grasse, dans sa 82e année.

— A Saint-Louis de Versailles, ont été célébrées les obsèques de Mme *de La Lande*, décédée à l'âge de 87 ans.

Reconnu : marquis et marquise d'Albignac, baronne de Brugnac, général de Forsang, comtesse G. de La Bigne, baron de Schonen, comtesse de La Tour du Pin, général et Mme Penel, vicomte de Salignac-Fénelon, baronne de Montaigu, marquise de Tressan, vicomte et vicomtesse de Fraguier, vicomte de Beaufort, comte et comtesse d'Orfeuil, général et Mlle de Chalain, comte et comtesse de Vansay, baron de Laporte de Lalanne, princesse Simonetti, marquis et marquise de La Salle, baron de Bellaing, comtesse de Bertier de Sauvigny, comtesse de Messey.

— La vicomtesse *de la Fontaine-Solare* est décédée le 21 décembre, à Tours, à l'âge de 68 ans. Elle était la veuve du vicomte de la Fontaine-Solare, chef d'escadron des lanciers de la garde. Ses deux filles ont épousé les comtes Mathieu et Ismaël de Lesseps.

Sa mort met en deuil les familles de Lancry, de Champchevrier, de Pronbroy, de Russé, etc.

De Tanville.

UNE SOLENNITÉ CHARITABLE

Les Noces d'Argent d'une œuvre philanthropique

M. Fallières préside la fête du 25e anniversaire de la « Bouchée de Pain ».

Le président de la République, accompagné de M. Ramondou et du colonel Griache, et assisté de MM. Emile Loubet, Léon Bourgeois, Viviani, Trouilot, Dujardin-Beaumetz, Lépine, du sous-chef du secrétariat particulier du président du conseil représentant M. Briand, et du général Dalstein, a présidé, hier après-midi, à la Sorbonne, la cérémonie du vingt-cinquième anniversaire de la fondation de l'œuvre de la « Bouchée de pain ».

Tous les Parisiens connaissent cette œuvre admirable, qui distribue annuellement quatre cent mille rations de pain, de soupe et de café en ses cinq réfectoires, où on exige seulement de ceux qui se présentent qu'ils consomment « sur place ».

Me Henri Robert a fait à cette occasion une conférence sur le but pratique et l'utilité sociale de la « Bouchée de pain », et ce fut pour les assistants un premier attrait que d'entendre ce maître de la parole :

C'est un avocat, a-t-il dit en substance, qui se présente devant un auditoire d'élite pour plaider une cause excellente, digne de toutes les sympathies, une cause gagnée d'avance. Ma cliente est une grande dame, chère à tous les Parisiens. Elle a nom : la Charité.

Parmi toutes les œuvres philanthropiques, nulle n'est plus intéressante que la « Bouchée de pain », qui fête aujourd'hui ses noces d'argent. La « Bouchée de pain » fut en effet fondée en 1884 par un homme de bien, dont le nom n'évoque guère de souvenirs dans les esprits. C'était simplement un bienfaiteur de l'humanité ; aussi est-il inconnu de tous. S'il eût accompli quelque forfait monstrueux ou commis quelque crime, il serait célèbre !

Ce fondateur s'appelait Bourreiff. Après lui, la « Bouchée de pain » fut présidée par Ritt, directeur de l'Opéra, qui distribuait ainsi à ses contemporains le pain et les jeux du cirque, *panem et circenses*.

Aujourd'hui, le président s'appelle Marguery ; c'est notre grand restaurateur national, qui satisfait ainsi — ayons l'estomac reconnaissant — aux appétits blasés des plus raffinés et à la faim vorace des plus humbles.

Me Henri Robert a décrit ensuite le fonctionnement de la « Bouchée de pain », et montré les bienfaits de l'œuvre venant au secours de pauvres gens, pour qui tout est peine et misère ! Et il a ajouté :

La « Bouchée de pain » n'est pas seulement une œuvre de bienfaisance, mais aussi de préservation sociale. La faim fait crier la bête au cœur de l'homme. Le malheureux qui souffre de la faim peut devenir un criminel pour manger d'abord, pour aller ensuite dans les prisons, où du moins il sera nourri et chauffé.

Nous vivons à une époque où les riches doivent se faire pardonner leur richesse. La fortune ne doit pas être seulement mise à la disposition des heureux du monde pour satisfaire leurs goûts, mais surtout pour soulager les déshérités de la vie.

Si je puis, par ma parole, provoquer des adhésions nombreuses à l'œuvre de la « Bouchée de pain », faire couler dans les caisses de l'œuvre un peu de cet or qui sert à soulager tant de misères, je me dirai que j'ai rempli mon devoir et que je n'ai point perdu ma journée.

Le président de la République a ensuite prononcé l'allocution suivante :

Mesdames, messieurs,

Je ne veux pas laisser s'achever cette première partie de votre brillante fête, sans remercier, une fois encore, M. le président et MM. les membres du comité directeur de votre association, de l'honneur qu'ils m'ont fait, en m'invitant à présider une réunion, où il devait m'être donné d'entendre et d'applaudir la parole éloquente, entre toutes, d'un des maîtres du barreau parisien, et de me trouver heureux et fier, dans un milieu où la passion du bien public assemble tant de bonnes volontés, tant de généreuses initiatives confondues dans le fécond apaisement des consciences satisfaites.

A mes remerciements laissez-moi ajouter les félicitations du gouvernement et du président de la République, pour une œuvre qui, depuis longtemps déjà, a conquis droit de cité dans le monde de la bienfaisance privée, et dont chaque jour s'accroît la saine et juste popularité.

La « Bouchée de pain », quelle trouvaille que ce titre, qui, dans la simplicité de ses trois mots, en dit bien plus long qu'une grande phrase

Sans doute, les larges horizons et les vastes desseins ne sont pas faits pour cette modeste institution. Mais que de services immédiats ne rend-elle pas dans le discret rayonnement de son action ? Interrogez vos souvenirs. Qui oserait dire que plus d'une fois elle n'a pas arrêté la misère ou le besoin sur le chemin des désespoirs sans issue ou des fautes sans relèvements.

Combien tout a été ingénieusement organisé, et quelle entente vous avez de ce qui peut convenir aux malheureux qui frappent à vos portes : une soupe bien préparée, bien chaude, bien réconfortante, et abondante à souhait.

Vos réfectoires, dont vous avez, peu à peu, augmenté le nombre, manquent encore sur quelques points de la capitale. Vous travaillez à combler cette lacune avec cette ardeur persévérante qui a caractérisé toutes vos entreprises. Quand il s'agit de faire du bien, vous n'hésitez pas, on vous voit à la peine sans trêve ni merci, étant de ceux qui prétendent qu'il n'y a rien de fait tant qu'il y a quelque chose à faire.

Criez à l'aide, s'il le faut. Votre appel ne restera pas sans écho.

Votre association compte déjà un quart de siècle d'existence, et aujourd'hui que son passé nous apparaît comme une garantie certaine de ce qui va suivre, il y aurait ingratitude autant que méconnaissance de la réalité des choses à oublier que c'est à la sagesse et au dévouement inlassable de ses administrateurs qu'a été dû l'enchaînement ininterrompu de ses bienfaits.

Les leçons de ceux qui ne sont plus ont servi et serviront encore de guide à ceux qui leur ont succédé. C'est toujours la même activité, le même zèle, la même intelligence des besoins, la même ingéniosité à les satisfaire. Dire ici les noms des hommes de bien qui sont actuellement à la besogne, ce serait blesser des modesties heureuses de s'effacer devant la mémoire du plus méritant de leurs devanciers, le très regretté M. Ritt, l'homme éminent et bon que vous avez aimé comme il vous aimait tant lui-même, que vous avez vénéré, qui vous donnait au milieu d'occupations sans nombre le meilleur de lui-même, et dont l'administration a été jusqu'à la fin, malgré le poids de son grand âge, un modèle achevé de savoir, de fermeté, de clairvoyance et d'abnégation.

Mon dernier mot ne doit pas être pour dépasser la mesure. Mais je crois vraiment ne rien exagérer en disant, pour finir, que la « Bouchée de pain », si modeste que soient son fonctionnement et son action, est une de nos œuvres sociales qui honorent, à la fois, la patrie et l'humanité.

L'allocution du président de la République a été fréquemment interrompue par d'unanimes applaudissements.

La fête s'est terminée par une matinée des plus réussies à laquelle les artistes de l'Opéra-Comique et de la Comédie-Française ont prêté leur gracieux concours.

Le président de la République a quitté la Sorbonne à quatre heures et demie.

L'ETAT

La Surproduction du Café

Cinq cent mille sacs dans la "Grande Tasse"

Parisiens, ô mes frères, qui préférez encore un doigt de bon café aux tisanes à la mode de tilleul ou bien de camomille, vous ne vous doutez certainement pas qu'il y a, de par le nouveau-monde, une quantité de braves planteurs sur le point d'être ruinés, pour avoir fait, depuis quelques années, de trop belles récoltes du produit que vous appréciez.

Ce qui tendrait à prouver, qu'en dépit du vieux diction populaire, il y a des gens qualifiés pour se plaindre que la « Mariée est trop belle »...

Mais, direz-vous, si le café est aussi abondant, par le jeu naturel de l'offre et de la demande, il nous semble qu'il devrait baisser de prix tandis que, depuis des années, on nous vend ses diverses qualités suivant un tarif qui ne varie guère... L'objection est évidemment judicieuse, mais de piètre valeur pour ceux qui connaissent « les dessous » des questions économiques.

Et, en l'espèce, il y a des « dessous » qui sont bien près de ressembler à des « bas-fonds », sans jeu de mots ironique...

Vous savez, ou vous ne savez pas, que c'est le Brésil qui produit les quatre cinquièmes du total de la production mondiale. Or, à la suite d'une année dont la fertilité dépassait toute les prévisions, il est arrivé qu'en 1906-1907, le seul Brésil a produit environ *trois millions de sacs de plus* que ne demandait la consommation.

La surproduction s'est surtout manifestée dans l'état de Sao-Paulo qui, en 1906, produisait 5 millions 711.000 sacs, alors qu'en 1907, il disposait de 15.392.000 sacs de même contenance.

Une récolte aussi extraordinaire, malgré la progression considérable de la consommation, qui a simplement doublé de 1890 à 1909, ne pouvait manquer de se résoudre par l'encombrement du marché.

Pour sauver les planteurs de la ruine, le gouvernement brésilien consentit alors à prendre le surplus de la production, afin de maintenir les prix à un niveau laissant aux producteurs un profit raisonnable.

Plus tard, un consortium de banques prêta au dit gouvernement une somme de 75 millions de dollars sur le surplus de la production retenue par le gouvernement. En dépit de ces expédients, il fut impossible d'arriver à l'épuisement des stocks.

Aujourd'hui, les journaux américains nous apprennent qu'on propose au gouvernement brésilien de prendre 10 0/0 du café entrant au marché de Santos et que certains suggèrent même de *jeter ces dix pour cent à la mer !*

C'est donc environ cinq cent mille sacs de café par an qui seraient destinés à la « Grande Tasse », de quoi faire un bol sérieux de « petit noir ».

En attendant ces résolutions extrêmes, les planteurs brésiliens ont commencé une propagande de réclame pour faire connaître les mérites de leur café. Ils espèrent, dit-on, réussir « comme les planteurs de thé de Ceylan ».

Et, à tout prendre, là serait peut-être la vraie solution. S'il est parfaitement exact qu'au dessous d'un certain prix, la culture du café cesserait pour le planteur d'être suffisamment rémunératrice, il est non moins certain, qu'en venant du Brésil au magasin du petit détaillant, le café passe dans un nombre suffisant de mains pour devenir très onéreux dans un budget d'ouvriers ou de petits employés. A toute baisse de prix correspondrait forcément une augmentation rapide de la consommation.

La première campagne à entreprendre par les planteurs eux-mêmes serait donc de diminuer quelque peu les rangs de l'armée d'intermédiaires qui séparent le producteur du consommateur.

Ce n'est pas aux Américains qu'il convient d'enseigner les meilleures méthodes d'importation, puisqu'on leur reproche trop souvent d'y être passés maîtres.

Mais ici l'intérêt public paraît en jeu et le café est devenu un produit trop nécessaire à l'alimentation journalière pour qu'on puisse mettre en balance les intérêts de quelques maisons de commission avec ceux de la masse des consommateurs...

Maurice Cabs.

La justification du général d'Amade

Quand le général d'Amade lança son cri d'alarme, il ignorait sans doute le programme de pénétration marocaine rédigé par la Chambre de commerce de Melilla à l'appui du plan de campagne élaboré par le général Marina, mais il en avait deviné l'esprit. Ce document daté du 1er septembre et publié par nous, dans l'*Akhbar*, du 12 décembre à Alger, éclaire singulièrement les dessous de la question du Riff et ne laisse aucun doute sur les intentions directrices de nos concurrents africains.

On ne peut pas le lire sans y puiser la conviction absolue que le général d'Amade ne prêtait pas à nos voisins des ambitions excessives, mais qu'il traduisait, au contraire, très fidèlement leur pensée de conquête.

Les secousses intérieures qui se sont répétées en Espagne et les difficultés de l'entreprise riffaine ont pu ébranler la confiance au succès d'une marche sur Taza dans l'intention avouée de couper notre ligne de pénétration commerciale. Il n'en reste pas moins que le plan, détaillé article par article, d'une telle pénétration avait été conçu et libellé. Pour qui connaît l'organisation et le fonctionnement de la Chambre de Commerce de Melilla, son étroite dépendance des autorités militaires, il n'est pas douteux que le document signé par M. Pablo Vallesco, président de cette assemblée, était sorti tout armé du cerveau inventif du général Marina.

Cette pièce est donc la justification éclatante des craintes du général d'Amade. Si quelque jour on veut revenir sur la mesure gouvernementale qui l'a frappé on n'aura, pour excuser des paroles prononcées en octobre, qu'à rappeler les intentions espagnoles manifestées en septembre.

« Il est absolument nécessaire, disait la Chambre de Commerce de Melilla, que l'Espagne occupe à son tour d'autres points dépendants de sa zone d'influence et situés sur la côte de la Moulouya, à Tétouan, et d'un autre côté dans l'intérieur *vers Taza et Fez*. De cette manière, nous étendrons la zone de notre influence commerciale et nous contrecarrerons dans une large mesure la hausse rapide acquise en ces dernières années par le commerce français au grand préjudice des intérêts espagnols ».

On ne saurait parler avec plus de franchise, et cette façon de placer la question commerciale sur le terrain militaire n'était certainement pas d'inspiration civile.

Quand, dans l'exposé de leurs vues, les Espagnols envisageaient après cela la construction d'un chemin de fer de Melilla à Taza, ils mettaient encore les points sur les *i*, et proclamaient « la nécessité pour eux d'arriver à Taza, avec le chemin de fer, avant la France ».

« Cette ligne, ajoutait le rapport de la Chambre de Commerce, n'aurait rien à redouter de la construction d'un chemin de fer français, car Melilla est plus près de Taza que les ports d'Oran et de Nemours. »

Supposez qu'en prenant la parole « pour libérer sa conscience », le général d'Amade eût jeté dans la discussion à l'appui de ses dires un document si probant : il est fort douteux qu'on eût songé à lui opposer le démenti de complaisance diplomatique qu'on crut devoir lui infliger avec une mise en disponibilité enveloppée de regrets.

Le pays eut alors le sentiment que le général d'Amade disait la vérité. Il en a aujourd'hui la preuve.

Victor Barrucaud.

INFORMATIONS POLITIQUES

Pour la R. P.

La Fère, 26 décembre. — Le groupe de la réforme électorale a donné aujourd'hui une réunion publique au théâtre de La Fère.

MM. Charles Benoist, Paul Doumer, Messimy et Albert Willm ont successivement parlé en faveur de la représentation proportionnelle comme de la première réforme à accomplir.

A l'issue de la réunion, un ordre du jour demandant l'application de la représentation proportionnelle a été voté.

" GIL BLAS " va peu à peu se transformer

L'ÉTRANGER

AUTRICHE-HONGRIE

Le bilan de l'accident de chemin de fer de Bohême

Prague, 26 décembre. — Dans l'accident de chemin de fer qui s'est produit près de Uhersko, quatorze personnes ont été tuées et vingt ont été blessées.

Cet accident a été causé par une fausse manœuvre du disque.

Deux wagons de voyageurs ont été, pour ainsi dire, réduits en miettes. Quatre autres wagons de voyageurs, deux wagons de marchandises et les deux locomotives ont été fortement endommagés.

ESPAGNE

Après l'inondation : les dégâts et les pertes

Madrid, 26 décembre. — A la liste des villes et villages inondés dans le nord-ouest, il faut ajouter notamment Beravente, dans la province de Zamora où les rivières Esla et Orbigo ont débordé à plus de cinq mètres de hauteur détruisant plusieurs hameaux, dont les habitants se trouvent sans abri et dénués de tout. Dans un champ, les eaux ont emporté un grand nombre de bestiaux. De nombreux bergers surpris par l'inondation se sont réfugiés sur des arbres où ils sont restés trois jours sans manger, sous une pluie torrentielle. On craint pour la raison de beaucoup d'entre eux. Quatre paysans ont péri entraînés par le courant.

On signale aux environs de nombreux disparus.

Les régions de la Corogne et de Santander sont également très éprouvées. La violente tempête qui a sévi ces jours derniers sur tout le littoral semble se calmer.

Dans la province de Léon, plusieurs ponts ont été détruits, des maisons se sont écroulées, des villages sont isolés par les eaux. On signale un noyé et plusieurs blessés.

Alphonse XIII chasse en Andalousie

Madrid, 26 décembre. — Le roi est parti chasser en Andalousie, dans la province de Cadix.

Il recevra, à son retour à Madrid, le général Weyler, le capitaine-général de Catalogne, qui viendra lui expliquer la situation à Barcelone.

MAROC

Les bruits d'une reprise des hostilités dans le Riff démentis

Madrid, 26 décembre. — Au sujet des bruits de source indigène provenant d'Oudjda en date du 24 décembre, et relatifs à une prochaine reprise des hostilités de la part des Riffains contre les Espagnols, on déclare qu'à Melilla on n'a aucune connaissance de semblables dispositions de la part des indigènes contre l'Espagne.

D'ailleurs, il règne une complète tranquillité aux environs de la place.

RUSSIE

L'assassinat du chef de la Sûreté à Saint-Pétersbourg

Saint-Pétersbourg, 26 décembre. — L'auteur de l'attentat contre le chef de la Sûreté M. Karpoff, ayant promis de tout dire, le gouvernement a ajourné son jugement dans l'espoir de faire la lumière sur cette ténébreuse affaire.

Le colonel Vonkotten, chef de la police politique à Moscou, remplace à Saint-Pétersbourg M. Karpoff qui a été assassiné.

URUGUAY

La division navale française quitte Montevideo

Montevideo, 26 décembre. — La division navale, commandée par l'amiral Auvert est partie hier après-midi pour Rio-de-Janeiro.

Une foule immense massée sur les quais a acclamé les marins français.

Pendant tout le séjour de la division, l'amiral Auvert, les officiers et les marins, ont été l'objet de nombreuses démonstrations chaleureuses et cordiales de la part de la population, de la haute société et des autorités.

Feuilleton de « GIL BLAS » *N° 20*

Les dernières Joies de Séverin Chantal

PAR

Albéric CAHUET

XIII

CHARVIEUX

(*Suite*)

— De tout, de tous... à commencer par votre ami Séverin dont la gaîté ne ressemble pas assez à celle des autres hommes. Il ne devrait pas d'ailleurs se permettrent de rire... presque insolemment... comme il le fait, alors qu'il y a près de lui des malades... si malades. Car je vois bien maintenant où en est cette pauvre Grâce, que l'on a pas revue depuis son évanouissement de l'autre soir. Et quant à son ami, le docteur qui ne me paraît pas être beaucoup plus solide qu'elle, il ne fait pas mal, pour son propre compte, de causer avec un médecin, tenez, ce monsieur Bordat que nous avons vu passer l'autre jour au bas du parc et dont la bonne figure m'inspirerait beaucoup de confiance... mais oui. Voyons, ce n'est pas naturel cette façon de se laisser mourir. Vous dites ?...

— Je dis, ma chérie, que vous avez aujourd'hui des idées funèbres.

— Eh bien oui, là ! Et je ne suis pas la seule... Le petit brun ne sourit jamais et ne parle guère plus souvent... Il a l'air triste, je vous assure, comme un condamné à mort.

Tony pâlit un peu, mais, bien vite, il plaisanta avec enjouement.

— Affaire de tempérament, rien autre, soyez sûre. Vous voyez bien que Françoise...

— Oh ! celle-ci, elle me fait encore plus de peine avec sa fausse gaîté, comme d'ailleurs l'autre, Rose, avec sa comédie d'amoureuse, oui, comédie... Vous vous rappelez bien, l'autre soir, ce qu'on a vu ?

— Et qui vous a renseigné ?...

— Non. Je comprends de moins en moins. Et j'ai peur, moi, des choses que je ne comprends pas. Tony ! Tony !... Oh ! que j'aurais de questions à vous poser !

— Eh bien, petite curieuse, allez-y ! Ne vous gênez pas.

— Non, il faudrait sortir, d'abord.

— Tout de suite ? Avant déjeuner ?

— On déjeunera où l'on se trouvera. Est-ce qu'on peut prendre l'auto ?

— L'auto...

Tony s'arrêta gêné.

— L'auto, avoua-t-il enfin. Nous ne l'avons plus depuis le mois dernier. Séverin l'a vendue.

— Ah ! fit-elle distraitement.

— ... Oui, un embarras d'argent... momentané...

Elle dit naïvement :

— Comment se fait-il qu'un homme si riche puisse avoir besoin d'argent.

Puis, revenant de suite à son idée :

— Eh bien, nous irons à pied. Oui, oui, il faut marcher, courir, loin, très loin d'ici.

Quelques